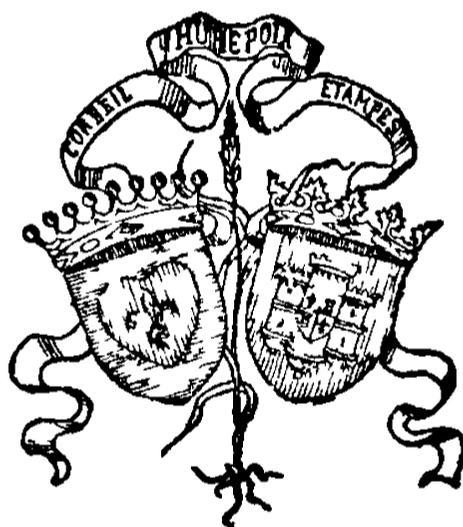


BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE
DE CORBEIL
D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX

12^e Année — 1906

1.^{re} LIVRAISON



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS,

LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Rue Bonaparte, 82

—

MCMVI

P

437

DU

CULTE DES SAINTS MARTYRS

SAINT CAN, SAINT CANTIEN & SAINTE CANTIENNE

LEUR SŒUR

DANS LE BERRY ET L'ISLE DE FRANCE

AVANT-PROPOS

Saint Can, saint Cantien et sainte Cantienne vivaient sous Dioclétien et Maximien. Ils périrent le 31 mai 304, au cours de la persécution exercée contre les chrétiens à l'instigation de Galère, qui fit croire à Dioclétien, lequel jusqu'alors leur avait été favorable, qu'ils en voulaient à sa vie (1).

Ces trois saints martyrs étaient, par leur père Carin, l'un des fils de l'empereur Carus (223-241), les petits-enfants de ce dernier et avaient pour oncle Numérien.

L'empereur Carus avait péri dans son expédition triomphale contre les Perses ; Numérien avait été assassiné par Aper, son beau-père, préfet du Prétoire, et Carin avait été tué par un tribun de légion, dont il avait déshonoré la femme, au moment où il allait

(1) Pour défendre l'empire romain contre l'invasion des Barbares, l'empereur Dioclétien s'en était partagé l'administration avec Maximien, ce dernier et lui ayant le titre d'*Auguste*, et encore avec deux lieutenants, leurs inférieurs, sous celui de *Césars*, Constance Chlore et Galère.

battre Dioclétien qui venait d'être proclamé empereur par l'armée.

Dénoncés comme chrétiens, les deux frères et leur sœur, après avoir distribué aux pauvres le produit de la vente de leurs biens, s'étaient retirés dans le Frioul, à Aquilée. Ayant été découverts dans cette ville, ils en sortirent mais furent presque aussitôt arrêtés et décapités sur place. Plus tard, sur le lieu de leur martyre, s'éleva non loin de la mer Adriatique, un village qui reçut le nom de Cantiano.

L'église dédiée en la ville de Milan à saint Denis, son archevêque, reçut les reliques des trois Saints conservées par Probus, leur précepteur. Cette église étant tombée en ruines et devant être rebâtie, ces reliques furent transportées au cours de l'année 1528 en la métropole de Milan, qui fêtait ces saints martyrs le 14 mai. Le pape Urbain VIII (1623-1644) leur a donné place dans le martyrologe des Saints.

CHAPITRE PREMIER

Les Saints Martyrs dans le Berry.

Le personnage qui apporta le premier en France des reliques des trois Saints martyrs fut saint Jacques l'Ermite, qui les avait reçues du pape Sergius II (844-847).

Ce saint ermite naquit à Constantinople sous Constantin VI, en 791. Il était l'un des sept fils de Félix et d'Hermine, lesquels jouissaient dans la ville d'un grand crédit.

Après la mort de l'empereur Nicéphore, il suivit la carrière des armes sous Michel son successeur ; les Musulmans d'Asie et les Bulgares menaçaient alors l'empire grec. Mais Léon l'Arménien, au profit duquel Michel avait abdiqué et auprès duquel Jacques était en faveur, s'étant abandonné à l'hérésie des iconoclastes, celui-ci, sur le conseil de son frère Herpellinus, qui était moine, quitta l'armée et se retira dans un monastère.

A la suite de l'assassinat de Léon l'Arménien par les ordres de Michel le Bègue qui lui succéda et continua la même hérésie, malgré les efforts du pape Pascal I (817-824) pour rétablir la paix dans l'Église, les deux frères distribuèrent aux pauvres le prix de la vente

des biens que leur avaient laissés leurs parents et s'embarquèrent pour la Palestine, où les attirèrent les saints Lieux, mais chacun sur un navire séparé. Une tempête fit sombrer celui où était monté Herpellinus et poussa Jacques sur les côtes de la Sardaigne.

Il en repartit pour Constantinople et, y ayant acquis la certitude de la mort de son frère, il reprit son projet de voyage à Jérusalem. La traversée cette fois fut heureuse et Jacques se plaisait aux Lieux saints ; cependant, sur le conseil du patriarche de Jérusalem, il retourna à Constantinople et y trouva pour patriarche (mais par intrusion), Jean VII le Magicien, qu'il avait connu à la cour de Léon l'Arménien. Celui-ci, redoutant son influence, le décida à s'embarquer pour l'Italie, mais une tempête fit échouer Jacques sur un rivage de la Corse où le patron du navire l'abandonna après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il avait.

Pris pour un Sarrasin par la population, il se vit garotter et n'échappa à la mort que grâce à l'intervention de l'évêque Pantaléon, averti.

Après une année de repos bien nécessaire à la suite de tant de fatigues et d'épreuves, Jacques, malgré l'évêque qui voulait le retenir, s'en alla à Rome auprès du pape Sergius II (844-847).

Ce dernier lui fit grand accueil et le fit se retirer dans le monastère que Pascal I avait fait bâtir pour les Religieux grecs qui ne pouvaient continuer à vivre sous des empereurs iconoclastes.

Au bout d'un certain temps et malgré l'offre du pape de l'élever à quelque haute fonction dans l'Église, Jacques, qui, tout en se rendant le plus possible utile au monde, aspirait à vivre dans la retraite pour mieux vaquer à ses exercices d'humble pitié, voulut aller à Gênes, en passant par Pise et Lucques. Le pape Sergius, avant de s'en séparer, lui avait donné comme témoignage de sympathique admiration quelques reliques des trois saints martyrs saint Can, saint Cantien et sainte Cantienne (843).

Jacques, comme on verra, ne devait pas s'en séparer.

Il resta 14 ans à Gênes, honoré de son évêque et recherché par la population.

Une dame gênoise très riche, parente de l'avant-dernier évêque, ayant recouvré la vue et réputant sa guérison miraculeuse l'œuvre de Jacques, lui offrit la moitié de sa fortune. Il la refusa, disant qu'il n'en avait que faire et l'engageant à l'employer en bonnes œuvres.

Cependant la grande réputation de l'évêque de Clermont l'atti-

rait : il partit en secret pour la France et, passant par Lyon, arriva dans la capitale de l'Auvergne.

Là, l'évêque le décida à se laisser ordonner prêtre et Jacques se vit l'objet de recherches et d'offres les plus sympathiques ; mais elles ne pouvaient se concilier avec son amour de la solitude et de la mortification.

Il s'en alla à Bourges où l'archevêque Rodulf (ou Raoul) le reçut avec empressement.

Recherchant un monastère pour s'y retirer, il alla à Vierzon, revint à Bourges chez les Bénédictins de St-Sulpice ou de l'église de la Nef), lesquels, ne pouvant le retenir, l'envoyèrent à leur couvent d'Achères près du lieu où devait plus tard s'élever Henrichemont. Mais « l'existence laborieuse et active de ces enfants de saint Benoît ne pouvait convenir à un oriental, qu'emportait l'amour de la vie contemplative » (1). Les Religieux d'Achères lui indiquèrent, comme très propre à y établir son ermitage, un vallon solitaire dit *Saxiacum* (Sasseau), près de la petite Sauldre, en lui disant que le seigneur de ce lieu, le comte Robert, qui avait servi sous Pépin I, roi d'Aquitaine, et était par sa femme Agana gendre de Wilfrid ou Geoffroy, comte de Bourges, et d'Ode son épouse, se ferait un devoir de l'y laisser s'y établir.

Le consentement accordé, Jacques, aidé de son clerc Jean Gillon, installa à *Saxiacum* une cellule et une chapelle pour y célébrer la messe, dans laquelle il déposa les saintes reliques que lui avait données le pape Sergius (2).

« Robert et Agana le visitaient souvent et lui faisaient porter par un serviteur des mets de leur table. Après tant de privations, et d'austérités, Jacques sentit que ses jours allaient finir. On prétend qu'illumine par une inspiration d'en haut, il prédit la mort prochaine de Raoul, l'archevêque de Bourges, et les horreurs d'une grande famine ; il annonça que les Danois, c'est-à-dire les Normands, reviendraient bientôt de l'Aquilon pour ravager le Berry et qu'ils pilleraient le monastère de la Nef ; puis, s'étant fait creuser une fosse dans sa chapelle, il s'y étendit et y rendit le dernier soupir, les mains jointes pour la prière et les yeux tournés vers le Ciel » (3).

(1) RAYNAL, *Hi toire du Berry*, tome I, page 294.

(2) THAUMAS DE LA THAUMASSIÈRE, *Histoire de Berry*, Livre VI, chapitre 44.

(3) RAYNAL, tome I, page 295.

Sa mort arriva le 19 novembre 863 ; il était âgé de 74 ans et n'avait joui qu'environ deux ans de son ermitage de *Saxiacum* (1).

Dans une *Chronologie des Saints*, publiée en 1707, se lit la mention suivante : « Le 19 novembre 865 : mort de saint Jacques, solitaire grec en Berry, dit l'ermite de *Sancerre* ». C'est l'ermite de *Saxeau* ou *Sasseau* que le rédacteur de cette Chronologie aurait dû mettre, au lieu d'adopter l'opinion erronée de Thaumas de la Thaumassière prétendant que le *locus saxiacus* (ou le *vicus saxiacus*) n'était autre que le territoire même de la ville de Sancerre 2 .

La population, au milieu de laquelle avait vécu Jacques, l'ayant proclamé Saint, sa cellule, sa chapelle, son tombeau firent s'élever dans leur voisinage de nombreuses habitations et il se forma un bourg dit La Chapelle et avec le temps La Chapelle Dam Gillon (*Capella Domini Gilonis*) à cause de Gilon I de Sully, qui y construisit le château et l'église sous le vocable de S. Jacques (*Sanctus Jacobus confessor* au cours du xv^e siècle.

Que devint dans le Berry le culte des trois saints martyrs ?

Dans une lettre que M. le curé Borgès voulut bien nous écrire le 14 janvier 1898, il signale ce qui suit :

« Tant que S. Jacques vécut, les habitants des pays circonvoisins de la chapelle, qui venaient le voir, l'entendre et se recommander à ses prières, eurent comme lui une grande vénération pour les reliques des deux frères et de leur sœur, mais une fois qu'il fut mort, sous l'impression des miracles sans nombre obtenus à son tombeau, son culte ne tarda pas à devenir pour eux sinon l'unique du moins le principal. Cependant la mémoire des saints martyrs ne fut pas tout à fait perdue, c'est du reste ce que rappelle un acte, passé en 1064 (3) pardevant Aymon de Bourbon, archevêque de Bourges, dans lequel Agnès, veuve d'Harcenand II de Sully, et ses quatre enfants Gilon, Humbaud, Hiranie et Hodierne, rendent aux Bénédictins de St-Sulpice de la Nef de Bourges, non seulement l'église de la chapelle d'Angillon, mais encore toutes ses dépendances que l'un de leurs ancêtres, Harcenand I de Sully, leur avait enle-

(1) Nous avons emprunté le résumé de la vie de S. Jacques de Saxeau à la vie qu'en a donnée M. J. BORGÈS, curé doyen de La Chapelle d'Angillon, dans la *Semaine religieuse du diocèse de Bourges*, année 1888. Par une singulière coïncidence, l'historien de S. Jacques est décédé le 19 mars 1904, dans la sacristie, à l'issue de la procession qui est faite tous les ans à l'occasion de la fête du saint patron de l'église de La Chapelle d'Angillon.

(2) Voir l'*Histoire de Sancerre* de l'abbé POUPARD, Livre I, chapitre 2.

(3) Voir RAYNAL, tome I, p. 359.

vées en 1004. Parmi les clauses de cet acte se trouve celle-ci : que toutes les fois que les reliques des trois saints et le corps de S. Jacques seront transportés çà et là afin d'obtenir du ciel quelque faveur extraordinaire, ce qui se faisait depuis le x^e siècle, le but atteint, on les rapporterait et les remettrait en place. Si depuis cette époque jusqu'en l'an 1723 il en fut ainsi en maintes circonstances des reliques de S. Jacques, comme il est relaté dans les archives de La Chapelle d'Angillon, rien n'autorise à penser que celles des trois saints cesseront d'être l'objet du même culte ».

Pallet, dans sa *Nouvelle histoire du Berry* (tome 5, pages 200 et suivantes) signale en effet leur culte comme ayant existé à La Chapelle d'Angillon en 1785.

Mais après la Révolution, le culte tomba dans l'oubli, tandis que celui de S. Jacques, dont le curé et le maire de l'époque purent sauver de la profanation ce qui subsistait de son corps, est resté en honneur et attire chaque année le jour de sa fête, qui tombe le 19 novembre, jour de sa mort, de nombreux pèlerins.

CHAPITRE II

Les saints martyrs à Etampes et dans l'Ile de France.

Le roi Robert, dit le Pieux, reçut du pape Benoît VIII (1012-1024), lors de son voyage à Rome vers l'an 1020, des reliques des trois saints martyrs. Il les confia à l'église Ste-Marie, autrement dite Notre Dame d'Etampes, qu'il avait fait bâtir. Elles furent placées dans une chapelle à gauche du maître-autel, la principale du chœur. Le roi avait fait de ces trois saints les patrons de la ville d'Etampes où il aimait à séjourner. Leur fête tombe le 31 mai, jour de leur mort.

En juin 1440, le chapitre de Notre Dame d'Etampes donnait au chevécier de cette église, qui était comme la cathédrale de la ville, la permission (après demande à faire) de célébrer l'office paroissial dans le chœur des chanoines à certains jours de fête, notamment *in sollempnitate sanctorum corporum Cantii, Cantiani et Cantianellæ* (1).

(1) Cartulaire de Notre-Dame d'Etampes, par l'abbé ALLIOT, page 81.

D'Etampes le culte de ces Saints s'étendit à Sens, à Etréchy, à Corbeil, à Moussy-Le-Neuf et à Orléans.

En 1249 en effet, saint Gilles, archevêque de Sens, y rapporta d'Etampes pour son église métropolitaine, St-Etienne, un fragment de la mâchoire de sainte Cantienne (1).

A gauche de la route d'Etampes à Paris, un peu avant d'arriver à Etréchy, existait une chapelle dite des *corps saints*, qui n'a été démolie qu'en 1791 (2); un ruisseau qui en était voisin et qui va se jeter dans la Juine, du côté de Gravelle, est encore dit aujourd'hui le ruisseau des Corps Saints.

La collégiale de Notre-Dame de Corbeil possédait des reliques des trois saints, venant de Notre-Dame d'Etampes (3).

L'église paroissiale de Moussy-le-Neuf, près Meaux, possédait aussi plusieurs fragments de leurs ossements (4).

A une époque antérieure à 1709, un chanoine de St-Agnan d'Orléans, M^e Roch Colleau, natif d'Etampes, fonda à perpétuité en cette église de St-Agnan, élevée par le roi Robert, une messe dite de St Can, St Cantien et Ste Cantienne (5).

M. Bertrand-Lacabane, dans son étude sur Brétigny-sur-Orge (Versailles, 1886), observe que dans le Hurepoix une foule d'individus étaient prénommés, les hommes Cantien, et les femmes Cantienne.

Les reliques des trois saints martyrs étaient l'objet d'une grande vénération et à l'occasion des grandes sécheresses de l'année 1566, les gens du Gâtinais et du pays de Beauce allaient à Etampes de 5 à 6 lieues à l'entour en l'honneur de leurs corps saints et cet appel n'était pas toujours exercé en vain (6).

Plus heureuse que l'église St-Jacques de La Chapelle-d'Angillon, Notre-Dame d'Etampes vit, il est vrai, leurs reliques profanées en 1793; mais une partie sauvée, comme miraculeusement, par une pieuse femme, fut placée en 1804 dans un reliquaire, remplacé en 1832 par la châsse en cuivre actuelle. C'est ce que relatait en 1881 M. Léon Marquis dans l'ouvrage déjà cité, à la page 265.

(1) Dom FLEUREAU.

(2) Léon MARQUIS, *Etrechy et ses fiefs environnants*. (Société historique de Corbeil-Etampes, année 1896).

(3) LEBEUF, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*.

(4) *Idem*.

(5) *La vie et les miracles des bienheureux martyrs Saints Can, Cantien et Cantienne*, publication anonyme de l'année 1709.

(6) Léon MARQUIS, *Les rues d'Etampes et ses monuments*, page 266.

Nombreuse est la bibliographie intéressant les trois saints martyrs; en tête se placent les chapitres 8 et 9 de la deuxième partie des *Antiquités de la ville et du duché d'Etampes par le Barnabite Dom Basile Fleureau*, ouvrage paru en 1683.

Le surplus de cette bibliographie se trouve dans l'*Essai de bibliographie étampoise avec notes historiques, biographiques et littéraires*, dû à M. Paul Pinson (Paris 1873) et dans l'étude de M. Léon Marquis sur *les rues d'Etampes et ses monuments* (Etampes, 1881).

Nous n'y avons pas trouvé indiqué un opuscule dont voici le titre :

« L'Office du Saint Sacrement, comme il se dit dans les paroisses
« et environs d'Etampes : avec une Adoration perpétuelle au Saint
« Sacrement pour chaque heure de la journée, et *la vie et les mi-*
« *racles des Bienheureux Martyrs, saints Can, Cancien et Cancienne.*
« — Nouvelle édition corrigée. A Etampes, chez Jean Borde, im-
« primeur de S. A. S. Monseigneur le duc de Vendôme et de la
« ville. MDCCIX ».

Ce livret contient sans date indiquée le récit de la guérison miraculeuse d'un bûcheron d'Etréchy qui, ayant été blessé au pied, au point de se l'être coupé, par la chute de sa coignée, invoqua les saints Martyrs et en fut exaucé.

M. Léon Marquis, dans son étude sur *Etréchy et ses fiefs environnants*, cite le fait, en regrettant de n'en pouvoir citer la date. A la manière dont l'auteur de l'opuscule de 1709 le raconte, il semble qu'il a dû se passer après la translation des Reliques opérée en 1620.

On y lit aussi que « l'année 1666 fut remarquable à cause de ce
« qui se passa dans l'église Notre-Dame : Deux princesses y sont
« entrées ; l'une était Madame de Vendôme, mère du cardinal de
« ce nom et l'autre Mademoiselle d'Aumale, qui depuis a été reine
« de Portugal. On descendit les deux châsses à cause de leurs
« Altesses, qui rendirent à Dieu et aux Saints ce qui leur appar-
« tient, ayant honoré les reliques, et à leur imitation tout le peuple,
« qui en fut beaucoup édifié ».

Cette vie des trois Saints Martyrs, insérée au livret de 1709, renferme aussi l'indication d'ouvrages les concernant, mais antérieurs au xvii^e siècle.

Alphonse BOULÉ.